HOMMAGE À Gilbert JOLIVET (1932-2023)

Gilbert Jolivet est sorti de l'École d'Alfort en 1956 et après un service militaire de 27 mois (dont 15 en Algérie), il s'est engagé dans une carrière d'enseignant en parasitologie à Alfort, ce qui l'a conduit à passer un concours de chef de travaux en 1960, puis à réussir une agrégation de parasitologie en 1965 et à devenir professeur sans chaire en 1968.

En 1975, sur la sollicitation de Jacques Poly, il intègre la direction générale de l'INRA pour remplacer P. Mornet au poste d'inspecteur général des recherches vétérinaires et, en 1978, devenir directeur scientifique des productions animales.

En 1981, il quitte l'INRA car appelé à de plus hautes fonctions dans l'administration. Il devient alors Directeur de la qualité (DQ) succédant ainsi à E. Mathieu. Poste qu'il occupe jusqu'à la transformation de cette Direction en DGAl (Direction générale de l'alimentation), en 1987.

En sortant de sept années de direction d'une administration centrale, il obtient du nouveau Ministre de l'agriculture de pouvoir mener à bien la transformation des laboratoires nationaux du Ministère en charge de l'agriculture, en un établissement public : le Centre national vétérinaire et alimentaire : CNEVA (ancêtre de l'ANSES actuelle) qui est créé en 1989 et dont il assure la présidence jusqu'à son départ en retraite fin 1997.

Pendant cette période, où la présidence du CNEVA lui laissait plus de temps que la DQ, il fut également rédacteur de deux rapports profondément novateurs sur l'enseignement vétérinaire, l'un en 1987 et l'autre en collaboration avec Bernard Toma en 1990. Il fut également, à partir de 1991, président du Comité national des produits agro-alimentaires de l'INAO (Institut national de l'origine et de la qualité) qu'il avait contribué à refonder pendant sa Direction générale.

Après son départ en retraite, sollicité par des anciens collègues de l'INRA, membres de l'Académie d'agriculture, il a accepté d'y être candidat, fut élu en 1998 et se consacra de manière importante aux travaux de cette académie. Il retrouva aussi une manière d'exprimer son goût pour l'entomologie, source de sa vocation de vétérinaire, en assumant de 2003 à 2011 la présidence de l'OPIE (Office pour les insectes et leur environnement).

Parmi ses nombreuses qualités professionnelles, son intelligence aiguë, couplée à sa formation de parasitologue, son goût pour la recherche et une préoccupation permanente de l'avenir lui ont souvent permis d'avoir un regard visionnaire, notamment dans le secteur de l'élevage, de la santé animale et plus spécifiquement dans le monde vétérinaire auquel il était heureux d'appartenir.

Ainsi, le développement de l'épidémiologie a toujours été une préoccupation importante pour lui. À une époque où le mot était étranger à beaucoup, il a compris l'importance de cette discipline pour l'avenir et l'a promue et aidée autant que possible.

Mes premiers contacts avec lui datent de cette période et portent sur ce sujet. Ils furent un peu « rugueux » car, à l'époque, en tant que Directeur de la qualité, il défendait et finançait une grande enquête « *écopathologique* » conduite par un de ses anciens collègues de l'INRA, M. Brochard. De mon côté, jeune vétérinaire engagée à la Fédération nationale des GDS qui étaient les « exécuteurs terrain » du protocole et des co-financeurs, en tant que vétérinaire épidémiologiste, je devais aider à valoriser au mieux les résultats de cette première enquête et participer au développement d'une seconde de même nature. Ma récente formation en épidémiologie à l'Institut Pasteur de Paris m'avait alors rapidement conduite à mesurer les limites techniques du protocole de cette enquête, davantage fondée sur une grande idée philosophique que sur de réelles compétences en épidémiologie, et j'avais convaincu (sans grande

difficulté d'ailleurs !) mon directeur de l'époque, JP Havage, de ne pas poursuivre la participation des GDS dans cette voie. Nous nous sommes donc, G. Jolivet et moi, « affrontés » à plusieurs reprises dans des réunions très larges dont je garde un souvenir mitigé. Cependant, si les débats ont quelque fois été vifs, ils sont restés courtois et à « *fleurets mouchetés* ». J'ai compris plus tard, ce que lui avait surement immédiatement perçu, c'est-à-dire que nous n'étions pas du tout sur le même terrain. Il défendait une vision politique et stratégique sur l'avenir de l'épidémiologie alors que moi, compte tenu de ma jeunesse, de ma formation et de mon absence de recul, je me débattais dans la technique !

Quelques années plus tard, alors qu'il venait de quitter la DQ, j'ai été donc assez surprise quand il m'a contactée pour me proposer de rejoindre le CNEVA qu'il venait de créer, afin d'animer et de développer l'ensemble de l'activité épidémiologique des laboratoires nationaux qui avaient été regroupés dans cet établissement public. Une nouvelle fois, je rencontrais sa préoccupation du développement de l'épidémiologie.

C'est au cours de cette période, de 1992 date de mon arrivée à la DG du CNEVA, à fin 1997, date de son départ en retraite, que j'ai véritablement découvert et aimé l'homme.

Tout au long de ces presque six années, il s'est montré en permanence intéressé par la mission qu'il m'avait confiée. II m'a constamment encouragée, souvent aidée en affichant clairement le soutien qui était le sien. Les conversations du matin étaient régulièrement l'occasion pour lui de s'informer des progrès de la mission et de la manière dont l'épidémiologie se développait dans l'établissement.

C'est au cours d'un de ces nombreux échanges que j'ai mesuré le rôle discret qu'il avait joué dans la création de l'AEEMA. En tant que directeur scientifique de l'INRA, il avait incité son collaborateur, P. Larvor, chef du département, à créer un groupe de travail très large sur la pathologie infectieuse et comprenant non seulement des personnes de l'INRA mais également des écoles vétérinaires, d'organismes professionnels, *etc*. Ce groupe a produit en 1981 un rapport mettant l'accent sur l'importance de l'épidémiologie de ces maladies et l'intérêt d'en développer l'étude en France. Cette réflexion a conduit à la création de l'AEEMA par le Pr. B. Toma en 1982. G. Jolivet était DQ quand l'AEEMA a été créée et ne pouvait donc pas y participer en raison de ses fonctions, mais il a clairement incité ses collaborateurs à en faire partie.

Dans une longue interview qu'il a donnée à l'INRA en 1996, il disait regretter de n'avoir pas assez fait pour le développement de la surveillance épidémiologique lorsqu'il était « *aux affaires* » comme il disait avec la modestie et la pointe d'ironie qui l'ont toujours accompagné. Nouvelle preuve d'une préoccupation constante pour l'épidémiologie.

Pour toutes ces raisons et aussi parce qu'il était, en dépit de sa retraite, resté curieux de tout et notamment du devenir de l'épidémiologie en santé animale, il a accepté sans hésitation de répondre positivement à la sollicitation du Bureau de l'AEEMA qui lui proposait de devenir membre d'honneur en 2000. Depuis cette date, il assistait très régulièrement à nos Journées scientifiques du Jeudi qu'il disait, avec sa bienveillance coutumière, trouver passionnantes !

Indépendamment de ce parcours professionnel remarquable, tous ceux qui l'ont connu retiendront de lui, outre sa vive intelligence et son côté visionnaire, les exceptionnelles qualités humaines qui le caractérisaient. Profondément bienveillant avec les plus jeunes, homme d'écoute et de dialogue, il a su inspirer, grâce à sa profonde humanité, outre une réelle admiration, une véritable affection à tous ceux qui l'ont approché de près.

Malgré les années, il était resté « *lui-même* » c'est-à-dire modeste, malgré sa brillante carrière (ce qui n'est pas si fréquent !), éclectique, passionné par la science mais aussi par la culture (notamment l'art contemporain, ce qui nous conduisait parfois à quelques échanges contradictoires sur les dernières expositions !), lecteur assidu, lui-même se disant plutôt littéraire (une passion qu'il partageait avec son épouse), plein d'humour, intéressé par tout, et surtout par les gens eux-mêmes et, bien sûr, totalement fidèle à ses amis.

Le mot de la fin, vient de lui et lui ressemble. C'est ainsi qu'en 1996, il ponctuait son interview pour l'INRA :

« J'engage vivement les jeunes à conserver, sinon à acquérir une grande ouverture d'esprit ; lire beaucoup et nouer des contacts avec des gens venant de divers horizons. Ne jamais s'enfermer dans sa seule discipline, mais s'aérer au maximum en allant voir ailleurs. Bien sûr, ce n'est pas toujours compatible avec les sujétions du travail en cours, mais il faut absolument y parvenir. Ne pas tuer son pouvoir imaginatif ; exercer son esprit critique tout en restant humble devant les remarques justifiées des plus anciens. »

Barbara DUFOUR

Gilbert Jolivet a marqué de manière assez décisive les premières années de ma carrière professionnelle, ce dont je lui suis redevable. En effet, après sa nomination en 1981 en tant que directeur de la qualité au sein du ministère chargé de l'agriculture, il n'a pas tardé à observer, avec un certain étonnement, que les actions de l'État en matière de santé animale ne s'appuyaient que de trop loin sur des connaissances épidémiologiques solides. Il a donc décidé de restructurer le service chargé de ce secteur à l'administration centrale afin de créer un bureau dénommé « Épidémiologie - rage », dont la mission était notamment de développer l'épidémiologie au sein des Services vétérinaires. Nommé adjoint dans ce bureau, je me suis ainsi retrouvé « embarqué » dans les réflexions engagées et les missions réalisées pour que l'épidémiologie animale prenne la place qu'elle devait occuper au sein des services de l'État. Par ailleurs, le bureau étant en charge des relations avec les organisations internationales, le Pr Jolivet a bien voulu me mettre à disposition de l'Office international des épizooties (devenu depuis quelques années l'Organisation mondiale de la santé animale) pour participer aux travaux du groupe de travail appelé à réfléchir à une réforme du système mondial de déclaration des maladies animales, participation qui a contribué quelques années plus tard à ce que je sois engagé par cette organisation.

Par la suite, c'est essentiellement lors des journées scientifiques annuelles de l'AEEMA que j'ai eu l'occasion de rencontrer Gilbert Jolivet. Je lui sais gré de l'attention qu'il a toujours bien voulu porter en ces occasions aux évolutions de ma carrière. Je garde aujourd'hui de lui le souvenir d'un homme éminemment attentif aux autres, jovial et enthousiaste, qu'il était bon de côtoyer.

Thierry CHILLAUD

D'aussi loin que je me le rappelle, j'ai toujours appelé Monsieur Jolivet « *Monsieur Jolivet* » et nous sommes restés au vouvoiement. Les plus anciens souvenirs remontent au début des années 1970, c'est-à-dire lorsque j'étais étudiant à l'École vétérinaire d'Alfort. Au service de Parasitologie – zoologie, il y avait des cours et des travaux pratiques. Les collections d'animaux « *naturalisés* », parfois depuis un certain temps, voire depuis un temps certain, offraient une modeste ouverture vers la zoologie. Il me semble même que le terme « *écologie* » avait été prononcé par Monsieur Jolivet dans un des rares cours de zoologie donnés alors à l'École vétérinaire. Je n'ai connu que plus tard l'intérêt de Monsieur Jolivet pour cette discipline quand nous avons commencé à vraiment discuter. À cette époque, tous les enseignants nous semblaient tellement plus âgés que nous que les échanges étaient encore peu nombreux et limités aux seuls aspects pratiques de l'enseignement.

C'est ensuite, quand on devient actif soi-même, que les distances et les différences d'âge commencent à se réduire. Quand je me suis retrouvé moi-même retraité, il m'a semblé que l'écart avait bien diminué.

Entre-temps, j'avais rencontré Monsieur Jolivet à la direction de l'INRA, quand je cherchais une orientation professionnelle. La discussion avait été très cordiale et la suggestion de regarder du côté du Laboratoire central de recherche vétérinaire (LCRV) d'alors vient de là. Je suis resté de longues années dans ce laboratoire, ce qui m'a permis de retrouver Monsieur Jolivet de plusieurs manières différentes, en autant de souvenirs précieux.

Monsieur Jolivet était « DQ » quand les services vétérinaires se sont réorganisés dans les territoires. Il n'allait pas rester deux directions dépendant du même ministère chargé de l'agriculture par département (DDA et DSV) et les LVD commençaient à se rapprocher des conseils généraux (départementaux aujourd'hui) À cette époque, je cherchais à informer en écrivant assez régulièrement dans un hebdomadaire professionnel. J'ai oublié ce que j'avais écrit sur ces réformes mais cela m'a permis une autre rencontre avec le DQ, à sa demande et dans son bureau boulevard de Grenelle, rencontre dont je garde un bon souvenir. Manifestement, il manquait des éléments de contexte dans mon article. Tout cela m'a bien été expliqué, avec pédagogie et bienveillance. L'entretien avait été cordial et souriant, comme toujours avec Monsieur Jolivet.

Puis sont arrivées les années de préparation du CNEVA et nous nous sommes alors beaucoup plus rencontrés et côtoyés sur le site du laboratoire, encore LCRV à ce moment. Les discussions étaient toujours enrichissantes pour moi.

À la fin des années 1980, peut-être au moment où l'imago CNEVA émergeait de sa chrysalide, ou allait en émerger, j'ai eu la chance de venir seconder Monsieur Jolivet dans la préparation d'un dossier un peu différent : une démarche de candidature pour le poste de directeur du Jardin zoologique de Paris (le « Zoo de Vincennes »), poste vacant à ce moment. Ce poste dépend du Muséum national d'histoire naturelle de Paris. Ceci aurait pu orienter différemment sa carrière et peut-être la mienne également, mais le résultat n'a pas été celui espéré. J'ai le souvenir de l'acceptation de ce résultat avec beaucoup de philosophie, sans perte d'un certain optimisme ni du sens de l'humour alors que la forme même de cet échec avait été désagréable.

La succession CNEVA, AFSSA, ANSES s'est ensuite mise en place. Parallèlement, Monsieur Jolivet a présidé de longues années l'Opie (Office pour les insectes et leur environnement), hébergé par l'INRA (devenu Inrae) à Versailles, ce qui nous permettait de parler insectes, entomologie, écologie et bien au-delà quand nous nous rencontrions. Je ne dois pas oublier le sujet de l'épidémiologie, avec l'émergence de l'AEEMA (Association pour l'étude de l'épidémiologie des maladies animales) dans le courant des années 1980, un rapport sur ce thème au Conseil économique et social, puis la mise en pratique de la discipline au CNEVA durant les années 1990. À toutes ces étapes, Monsieur Jolivet apportait son soutien, sa vision et sa bienveillance.

Beaucoup d'autres témoignages enrichiront les nombreux souvenirs attachés à cette riche personnalité. À mon simple niveau, j'ai toujours trouvé une écoute et une bienveillance rares et avec autant de constance durant toute une vie professionnelle. Je lui en suis très reconnaissant. Mes pensées vont à sa famille, à tous ses proches et amis.

François MOUTOU

Dans l'éditorial du numéro 46 de la revue de l'AEEMA (2004), numéro consacré aux Zoonoses et dédié au membre d'honneur qu'était devenu, en 2000, G. Jolivet, j'ai eu l'occasion de m'exprimer ainsi :

« *J'ai découvert Gilbert Jolivet lorsque j'étais étudiant de l'École d'Alfort et lui jeune agrégé, dans l'ombre du grand maître alforien de la parasitologie de l'époque. Trois décennies plus tard, j'ai eu l'occasion de travailler avec lui, dans le cadre d'un rapport sur l'enseignement vétérinaire confié à un groupe de travail qu'il présidait et dont j'assurais le secrétariat. La genèse de ce rapport m'a permis*

de constater, au cours de séances de travail étalées sur plusieurs mois, combien il était agréable de travailler avec Gilbert Jolivet…

… L'AEEMA est fière de compter parmi ses membres d'honneur le professeur Gilbert Jolivet et, personnellement, je me réjouis de cette occasion qui me permet de lui témoigner publiquement mon estime et mon amitié. »

Les hommages des pages précédentes ont dit l'essentiel sur les grandes lignes de la carrière professionnelle de G. Jolivet, ses apports à l'épidémiologie et ses qualités humaines reconnues par tous : bienveillance, simplicité, modestie, humour, *etc.* Il a été, pour moi, l'une des plus belles personnes que j'ai eu le plaisir de rencontrer au cours de ma carrière.

Bernard TOMA